

Femmes en détention

Précarités existentielles et vécus de l'incarcération en Argentine

Natacha BORGEAUD-GARCIANDÍA

Instituto de Investigaciones
Sociales de América Latina,
Consejo Nacional
de Investigaciones
Científicas y Técnicas

Comment l'incarcération est-elle vécue et s'inscrit-elle dans l'histoire personnelle quand l'on est une jeune femme argentine, issue de milieux sociaux marginalisés? Quel éclairage des récits biographiques peuvent-ils donner à l'expérience de l'incarcération – ainsi que l'incarcération sur ces vies précaires? Cet article explore les récits de trois femmes, trois sœurs, pour saisir à la fois les expériences plurielles de l'incarcération, et tirer quelques fils d'intelligibilité d'existences pour lesquelles la prison intègre l'horizon des possibles. Au plus bas des hiérarchies sociales, issues de groupes sociaux fortement stigmatisés par leurs conditions d'existence – marquées par le dénuement, la débrouille, la fragilité des repères – elles sont porteuses de vies dépréciées, tôt marquées par de multiples violences, familiales, conjugales, de genre, du quartier, institutionnelles, sexuelles. « Des rats », assènera l'un de mes voisins de train, en écho à une pensée finalement répandue dans la population qui souhaite se préserver d'une telle « déchéance » en stigmatisant plus encore ces exclus sociaux, dont l'image-type est le *pibe chorro*, jeune garçon pauvre et délinquant, perçu comme responsable de l'insécurité urbaine.

Des récits des trois sœurs – Salvadora, Dolores et Inés Torres^[1] – à la fois biographiques et centrés sur les expériences carcérales, se dégagent des problématiques transversales qui constituent les fils rouges de cet article : la multiplicité des vécus de l'incarcération qui, bien qu'individuels font écho à des expériences familiales et collectives ; la prison qui, au-delà de l'expérience « totale » isolable et souvent traumatisante, tisse des continuités avec l'extérieur à travers les violences vécues et l'histoire familiale ; la précarisation des existences ; la centralité du corps, ici de femmes, exposé et marqué par les mortifications subies, mémoire de l'expérience vécue.

Les récits se déroulent lors des quarante dernières années. Au début des années 1980, les parents des interviewées migrent dans la capitale argentine. Le pays traverse alors la dictature la plus cruelle de son histoire, marquée par les tortures d'opposants et des dizaines de milliers de disparitions forcées – violences dont héritent, aux yeux des sœurs, les forces de sécurité et le système pénitentiaire. C'est également sous la dictature que s'ouvre le « cycle d'hégémonie néolibéral » qui trouvera son apogée dans les années 1990 et débouchera sur la grande crise économique, politique, institutionnelle et sociale de 2001. À la suite

1 Par souci d'anonymat, le nom de famille et les prénoms sont fictifs mais respectent le sens des prénoms originaux : religieux pour Salvadora, et lié au drame de la perte d'un frère aîné, encore bébé, pour Dolores.

De même, le nom de famille conserve l'intensité sonore du nom d'origine, dont les sœurs reproduisent les intonations dans le milieu carcéral.

des années 1980 (la «décennie perdue», qui s’achève sur une hyperinflation effrénée, et une situation sociale explosive), puis des effets des réformes d’inspiration néolibérale des années 1990 (privatisations, libéralisation commerciale, contrôle des dépenses publiques, réforme de l’État), le pays est exsangue : en 2002, plus de la moitié de la population est touchée par la pauvreté et un quart par l’extrême pauvreté, et la structure de l’emploi est profondément dégradée. S’il n’est pas possible d’établir des rapports causaux, contentons-nous d’observer que c’est dans ce contexte (années 1980) que la famille Torres, déjà touchée par la pauvreté et la petite délinquance, arrive à Buenos Aires, puis que les enfants commettent leurs premiers délits qui les amènent en prison (années 1990). La stabilisation du pays dans les années suivantes ne change pas fondamentalement la donne : les Torres, parents et enfants, n’ont pas beaucoup d’instruction, pas de formation, pas de métier, pas de logement à eux, et la possibilité d’accéder à un emploi stable, même socialement peu valorisé, est compromise par les antécédents judiciaires et le fossé qui sépare, génération après génération, la famille des dynamiques de l’emploi. Leurs ressources économiques combinent quelques aides sociales, publiques et associatives, de menus trafics et vols, la débrouille et des petits boulots sans lendemain.

Les années 1990 correspondent également à une augmentation soutenue de la population pénale, notamment des femmes dont l’incarcération croît proportionnellement plus rapidement que celle des hommes, du fait de la traque croissante de délits liés à la Loi sur les stupéfiants (n° 23.737) qui touche les petites mains du trafic («mules»). Longtemps déléguée aux religieuses, c’est à la fin des années 1970 que l’administration des institutions pour femmes passe dans le giron du service pénitentiaire^[2]. En 1978 s’achève la construction de l’Institut correctionnel de femmes-unité 3 (rebaptisé depuis Complexe pénitentiaire fédéral IV de femmes) où seront, plus tard, logées la mère puis les sœurs Torres. Avec un taux d’incarcération autour de 200 détenus pour 100 000 habitants^[3], la population pénale est essentiellement composée d’hommes (96 %), argentins, jeunes, peu instruits et sans emploi stable.

2 Comme dans le reste du sous-continent, la gestion des institutions pour mineures et femmes délinquantes, était entre les mains des religieuses de la Congrégation Notre-Dame de la Charité du Bon Pasteur (Mingolla, 2013). La délinquance féminine apparaît comme un problème d’ordre moral devant se résorber par la formation aux vertus religieuses et aux tâches domestiques. Les femmes n’avaient pas pour vocation d’intégrer le projet modernisateur national et laïc incarné par la construction

du Pénitencier national de Buenos Aires ni, à leur sortie, les secteurs modernes de l’économie (Caimari, 2007). Un premier tournant s’opère dans les années 1970 avec l’arrivée de militantes politiques qui remet en question le traitement en vigueur (D’Antonio, 2013) et débouche à terme sur le transfert de la gestion de ces institutions vers l’État.

3 Le taux est de 213 pour 100 000 habitants en 2018 d’après le procureur pénitentiaire de la Nation (il était alors de 104 en France).

Une étude réalisée par une ONG nationale permet de proposer un profil général des détenues des prisons *fédérales*^[4] (CELS *et al.*, 2011). Les délits contrevenants à la loi sur les stupéfiants et contre la propriété concernent 85 % de ces femmes. La moitié est étrangère ou immigrée, 86 % sont mères de famille et ont en moyenne trois enfants, plus de 60 % sont cheffes de familles monoparentales, elles ont peu d'instruction et exerçaient des activités informelles et peu rémunérées avant leur incarcération (emploi domestique, petits boulots, atelier de couture, prostitution). Le profil des femmes détenues témoigne de leur profonde vulnérabilité socio-économique personnelle et familiale qui n'est pas sans rappeler celle de la famille Torres.

Les dimensions des expériences de vie et d'incarcération des sœurs Torres seront abordées tout au long de l'article, précédées dans une première partie d'un cadre général sur l'approche de terrain. Nous chercherons dans une deuxième partie à saisir comment la prison s'inscrit dans les trajectoires familiales et individuelles de ces femmes, confrontées dès leur plus jeune âge à de multiples précarités. Ce sont ici, plutôt que la rupture et le tournant, les circulations et continuités qui retiendront notre attention, notamment dans le marquage corporel de violences variées. Cela nous amène à aborder, dans un troisième temps, divers aspects de l'expérience charnelle de l'incarcération et ses effets dépersonnalisants. Le ton est donné dès la détention, et trouve son apogée lors d'épisodes particuliers où l'assujettissement prend des formes mortifères et extrêmes. Le vécu corporel passe également par l'appréhension du quotidien et des relations complexes, ambiguës, au sein de cet entre-soi féminin. Ces expériences s'intègrent dans les vécus et dans les précarités qui les frappent, et entravent la possibilité d'envisager une vie à l'abri de la menace et de la nécessité.

Récits et déplacement du regard sur les expériences carcérales

Les entretiens sur lesquels s'appuie ce texte ont été menés dans le cadre d'une recherche que j'initie sur travail, *care* et vécus de l'enfermement en espaces fermés (prison, centres pour mineurs). Elle se déroule principalement en Argentine, mais aussi en France. En Argentine, l'accès à la prison étant impossible,

4 Le système pénitentiaire argentin comprend des prisons fédérales et des prisons provinciales. La capitale argentine, bien

que juridiquement autonome, ne possède pas de prison propre et les détenus sont incarcérés dans des prisons fédérales.

j'ai mené des entretiens avec des travailleurs et des intervenants, ainsi qu'avec d'anciennes détenues^[5]. C'est dans ce cadre que j'ai rencontré Salvadora, Dolores et Inés. Fidèle à une approche qualitative, ouverte, qui permet de suivre au plus près les sujets aux prises avec le « baroque » (Schwartz, 1995) de leur biographie telle que reconstruite dans cette situation de partage et de communication (Borgeaud-Garciandía, 2008^[6]), je n'ai pas cherché à réduire l'entretien à l'expérience carcérale afin de saisir ce à quoi elles souhaitaient lier mon questionnement sur leur expérience en prison. L'entretien a fait l'objet de rencontres répétées, formelles et informelles, avec Salvadora ainsi qu'avec Inés, toujours dans des espaces (logement, association d'aide) où elles se sentaient en lieu sûr^[7]. J'ai vu Dolores une seule fois, en compagnie de son dernier bébé. Il était trop douloureux pour elle de « revivre son histoire en la racontant », et nous avons mis fin aux rencontres.

Suivre les cheminements qu'emprunte le récit à partir de la question posée (sur l'incarcération) permet de mettre en lumière les expériences de vie qui sont importantes et font sens pour le sujet et la manière dont elles s'inscrivent dans la logique de l'explication. À partir du récit de l'incarcération d'où se dégage l'expérience corporelle, charnelle, des contraintes carcérales et des relations intra-muros, se déploient, dans le temps et dans l'espace, des expériences qui vont bien au-delà des murs de la prison tout en entretenant avec ces derniers un rapport dialectique. Les récits de l'incarcération débordent le cadre strict de

- 5 Au moment des entretiens, l'accès aux prisons, qui dépend du gouvernement en place et des directions des établissements, était verrouillé, même pour les associations. J'ai pu rencontrer, à l'extérieur et en fonction des contacts et recommandations, des femmes ex-détenues (les sœurs pour de courtes peines, qui n'ont pu bénéficier de formation ni d'emploi, et de longues peines soumises aux exigences des parcours d'exécution de peine), ainsi que divers professionnels intervenant en prison et en centre fermé pour mineurs délinquants : surveillants, psychologues, éducateurs, et une psychopédagogue ayant longtemps travaillé dans des prisons pour femmes et que nous retrouverons dans cet article.
- 6 Mon approche, résolument qualitative, cherche à prendre à bras le corps les récits, les gestes, les détails, les affects, sans chercher à collectionner les récurrences ni prétendre à la représentativité ou à la généralisation. Elle s'insère dans les plis d'existences anonymes dont je cherche à saisir des parts de vérité du rapport à soi et au monde, que ce soit dans les usines de sous-traitance, dans le *care* aux personnes

âgées démentes, dans l'expérience carcérale. Je suis redevable à plusieurs auteurs, tels Jean-François Laé, Numa Murard, Vincent de Gaulejac, Olivier Schwartz, et à la perspective du *care*.

- 7 Salvadora me reçoit dans une association d'aide aux jeunes désœuvrés et toxicomanes, où elle donne un coup de main et reçoit des produits alimentaires de base pour sa famille. Nous nous y retrouvons quatre fois. Salvadora nous prépare du maté (sorte de thé) très sucré, comme elle est habituée à le boire, comme il se boit en prison : la sensation de satiété est immédiate – avec le sucre, les cigarettes et les cartes téléphoniques, le maté fait partie des éléments indispensables en détention. J'ai passé une matinée chez Inés, dans la cuisine où par moments elle s'occupait de ses enfants et leur préparait le déjeuner. Notre seconde rencontre a eu lieu dans les jardins d'une association qui aide les détenues en prison et à leur sortie. La rencontre avec Dolores a eu lieu dans la première association, où Salvadora nous avait laissées seules. Les entretiens ont été enregistrés, et les rencontres ont fait l'objet de prises de notes.

l'incarcération pour offrir une composition plus vaste au sein duquel la situer et la saisir^[8].

C'est ainsi que l'analyse des récits des incarcérations répétées des trois sœurs, comme autant de périodes qui intègrent leurs trajectoires de vie et leur histoire familiale, inscrit d'emblée cette analyse parmi l'ensemble des recherches sur les prisons qui «déplac[ent] la perspective ethnographique [de la « prison-en-contexte »] vers l'interphase entre l'intérieur et l'extérieur, entre la prison et les quartiers, pour capter la nouvelle translocalité de la société carcérale» [ma traduction] (Cunha, 2015, § 40). La prison s'insère dans la cité, avec laquelle elle entretient des flux d'échanges continus, que l'on pense aux personnes (professionnels, intervenants, familles et détenus eux-mêmes), aux objets (produits achetés, échangés, remis par la famille, trafics, lettres, etc.), aux entreprises privées qui emploient les détenus, aux personnels des unités sanitaires, aux associations qui aident à maintenir les liens familiaux ou à trouver une activité à leur sortie – la liste est longue. Divers travaux ont cherché à rendre compte de ces jeux continus entre intérieur et extérieur. Certes, déjà chez Michel Foucault, la pensée sur la prison est une pensée sur le social et nombreux sont les travaux portant sur la fonction sociale de l'enfermement dans la gestion de la pauvreté et des inégalités (Wacquant, 1999; Fassin, 2015). En Argentine, c'est par des mots lourds de sens au regard de l'histoire récente, qu'Alcira Daroqui (2002, 205) affirme: « [la prison, l'asile, etc.] doivent être reconnus comme des institutions de séquestration de ce résidu social qui n'est plus pris en charge dans d'«autres espaces sociaux» » et qui doit être «empêché et neutralisé» [ma traduction].

Au plus près des interphases, la géographie de la prison et la vie carcérale ne s'arrêtent pas à ses murs. Des travaux se développent portant sur des relations, continuités et dynamiques concrètes qui se tissent à différents niveaux avec le milieu humain et spatial. Qu'ils relèvent de l'anthropologie, de la sociologie ou de la géographie sociale, ils présentent une certaine diversité en termes d'objets, d'approches et d'espaces géographiques. L'étude des dynamiques spatiales et sociales qui s'établissent entre la prison et les quartiers populaires (Wacquant, 2001; Cunha, 2008; Bony, 2015; Ferreccio, 2017; Morelle, 2019) est privilégiée, mais elle n'est pas la seule. Ainsi, des travaux portent, entre autres,

8 Il est possible de faire le parallèle avec une recherche précédente portant sur le travail ouvrier dans les zones franches textiles au Nicaragua. Partant de récits sur les vécus du travail d'ouvrières et d'ouvriers, il est apparu que centrer les récits sur le travail ouvrier privait la recherche d'éléments

«extérieurs» essentiels à la compréhension de la mise au travail et des dominations exercées par ce type d'usines (Borgeaud-Garciandía, 2008, 2009). Cette perspective implique de se déplacer de l'usine (ou de la prison) aux sujets qui en font l'expérience.

sur les impacts et adaptations que produit l'incarcération sur la famille (Comfort, 2002; Touraut, 2012), notamment via les unités de vie familiale (Rambourg, 2009); sur la parentalité et les nurseries pénitentiaires (Cardi, Latte Abdallah, 2014; Tabbush, Gentile, 2014; Rostaing, 2019) ou encore sur les effets de l'incarcération sur les détenus sans domicile fixe ou en situation de grande précarité (Western, 2018; Chantraine, Delcourt, 2019; Ciapessoni, 2019).

Dans notre approche, le cadre de l'énonciation diffère et est affecté par le fait qu'il se déroule en dehors de l'institution et du temps de l'incarcération. En outre, le cadre de l'expérience carcérale que suppose mon questionnement initial s'avère trop rigide car il isole artificiellement des épisodes qui, pour mes interlocutrices, s'insèrent et prennent sens dans le cadre d'une histoire plus vaste et au sein de la continuité de l'existence. De même, dans une étude portant sur l'incarcération de femmes autochtones au Québec, R. Brassard et J. Martel (2009) ont été confrontées à la nécessité de suivre la trame narrative biographique pour insérer l'expérience carcérale dans les dynamiques de leurs conditions de vie. Il s'agit ainsi, pour nous, de saisir les vécus de l'emprisonnement à partir d'expériences de vie qui l'éclairent autrement. La recherche s'écarte dès lors d'une sociologie sur la prison au bénéfice d'une « sociologie de l'expérience carcérale » (Chantraine, 2003) – ou d'une sociologie *des expériences carcérales*, lesquelles s'inscrivent dans un continuum entre diverses expériences de la vulnérabilité que l'emprisonnement intègre, nourrit et renforce. L'inflexion biographique que l'on s'attend à y trouver provient moins de l'incarcération en tant que telle, que des expériences spécifiques qui y ont été vécues.

Les sœurs appartiennent aux groupes sociaux marginalisés, deuxième ou troisième génération de désaffiliés, dont l'exclusion sociale n'est pas tant le fait de la pauvreté^[9] que de la carence de supports sociaux de stabilité et d'intégration sociale, tels le logement, la scolarisation, la formation et l'emploi, l'ancrage territorial, la stabilité familiale. « Surnuméraires » et « inutiles au monde », « résidus sociaux », « indignes » et « minables » selon la plume, autant d'expressions qui cachent la diversité et l'hétérogénéité des populations ainsi désignées. Certes, des groupes se constituent de manière plus homogène, tels les gangs, mais même là les études ont longtemps négligé la pluralité des expériences notamment en fonction de l'appartenance de genre et de l'origine

9 Robert Castel (1994) rappelle que la pauvreté est en partie socialement intégrée; elle fragilise mais ne suffit pas au décrochage social. On trouve ainsi en Argentine des populations de bidonvilles (*villas*) très

organisées, porteuses de revendications, et dont le quotidien est traversé de ressources diverses, communautaires, associatives mais aussi des aides et financements des pouvoirs publics.

ethno- raciale. Ainsi, Chesney-Lind (2015) propose-t-elle de saisir le concept de « marginalités multiples » de Vigil (2003) – qui permet d’embrasser les facteurs écologiques, économiques, socioculturels et psychologiques qui sont à la base de la constitution et de l’adhésion des jeunes aux bandes urbaines – à travers le prisme de différentes formes d’oppressions fondées sur l’ethnicité et le genre qui touchent les membres féminins. Dans les recherches sur les prisons pour femmes au Canada, Sylvie Frigon (2001) observe ainsi que huit femmes sur dix ont été victimisées *avant* leur incarcération et que les femmes autochtones sont surreprésentées parmi les femmes ayant tenté de se suicider. Dans leurs recherches sur les femmes argentines infanticides, dont ils suivent les trajectoires cabossées, voire fracassées, Kalinsky et Cañete récupèrent le concept de Vigil et ajoutent que « si la condition d’“être femme” place la personne en situation d’être traitée avec violence sans qu’il y ait de réclamation possible, ce n’est pas un moindre fait que d’autres facteurs s’ajoutent à son encontre : être pauvre, noire, indigène, musulmane, travailleuse, vivre dans un quartier criminalisé, être alcoolique ou toxicomane, etc. » (Kalinsky, Cañete, 2010, 62) [ma traduction].

En filigrane des récits des sœurs, se dégagent deux dimensions qui structurent transversalement leurs expériences. D’une part, des récits individuels se dégage une portée familiale. Le « je » biographique est ceint par un « nous » familial qui l’éclaire, fait de présences et d’absences, d’affects et de violences, d’empêchements et d’espoirs, d’attaches et de déliaisons. Il se déplace pour embrasser des dynamiques collectives de la marginalité et de la survie, mais aussi leurs temporalités en deçà et au-delà des expériences de la détention. D’autre part, de multiples expressions du genre – incarnées dans des attentes, des rôles et des désirs issus d’obligations, de contraintes et d’agressions diverses, provenant à leur tour d’acteurs institutionnels et non institutionnels – s’inscrivent dans les corps et les subjectivités de ces femmes, précarisant leurs existences de part et d’autre des murs de la prison.

À la croisée de ces deux dimensions, émerge une économie de la préservation et de la survie soutenue par les femmes de la famille. La mère de Salvadora, Dolores et Inés occupe une place particulière, elle qui, à chaque incarcération, récupère les enfants de ses filles qu’elle prend en charge (les enfants de ses fils ont leurs propres mères, tandis que les pères des enfants de ses filles sont absents, emprisonnés ou se sont volatilisés). Elle se rend inlassablement – malgré l’extrême pénibilité du trajet et de l’accueil sur place – à la prison avec ses petits-enfants pour voir leur mère incarcérée, préservant autant qu’elle le peut les plus jeunes et les liens du groupe. Comme l’a fait sa propre mère, et le feront peut-être ses filles. Il y a aussi la sœur aînée, la seule à avoir échappé à la délinquance et à l’incarcération, à la fois mère de substitution,

pilier affectif et repère incontournable lorsque les parents sont absents. Une tante, complice et écrouée avec Salvadora, lui enseigne à survivre en prison, où la cohabitation forcée subit l'emprise des rapports de pouvoir et d'affects et le contrecoup des malheurs, de l'impuissance, des calmants. Des récits des trois sœurs se dégagent ainsi des traces de la survie familiale et trans-générationnelle à l'extrême marge de la société argentine.

Des vies en proie aux précarités existentielles

Cette partie, qui reprend des éléments des trajectoires et récits biographiques partagés par les sœurs Torres, repose sur des phénomènes intriqués et partagés. Loin de représenter des cas qui seraient exceptionnels ou atypiques, leur histoire familiale, leurs maternités précoces, leurs expériences de violences multiples, de même que leurs parcours dans la petite délinquance ou la toxicomanie, font écho aux vécus et aux trajectoires de nombre de femmes incarcérées. Pour Raquel, psychopédagogue intervenant depuis longtemps en prison, celle-ci n'héberge « que des personnes pauvres [...] ». Des femmes vulnérables dans tous les aspects, qui n'ont pas eu accès à des ressources économiques, pas plus qu'à l'éducation^[10] ». L'anthropologue Beatriz Kalinsky (2011) en brosse le portrait suivant : les femmes incarcérées proviennent toutes d'une réalité économique de marginalisation et de violence. Elles sont souvent dépendantes aux drogues illégales ou à l'alcool et ont une image négative d'elles-mêmes, surtout en tant que « bonnes mères ». Souvent jeunes et peu scolarisées, elles ont presque toutes souffert d'abus sexuels, psychologiques ou de violences domestiques sévères. Certaines ont grandi en institution ou dans la rue, après avoir été expulsées ou abandonnées par leur famille. Elles ont souvent des proches en prison et leurs conjoints proviennent de milieux similaires. Les conditions économiques interagissent avec d'autres facteurs de manière à produire des conditions propices à enfreindre la loi tandis que « les conditions requises pour [y] adhérer sont socialement plus importantes et moins accessibles que le mal qui peut être fait en la violant » (Kalinsky, 2011, 217) [ma traduction].

Pour ces trajectoires, précarisées, qui évoluent dans un milieu aux multiples marginalités, la prison intègre l'horizon des possibles. Dans certains cas extrêmes (vie dans la rue, violences subies) la prison peut

10 Citation originale : « [Son] pobres, y sumado a la pobreza, mujeres muy vulnerables en todo sentido, no han accedido, no solo a

recursos económicos, no han accedido a la educación » (Raquel, psychopédagogue, janvier 2019).

apparaître comme un lieu refuge, où elles peuvent souffler, dormir, se nourrir. Bien que nombre de caractéristiques sociales sont partagées par les hommes et les femmes, la situation des uns et des autres présente des spécificités. Dans la famille Torres, parents, fratrie, conjoints, tantes sont passés par la case prison. Frères et sœurs ont évolué peu ou prou dans les mêmes conditions de pauvreté, de squat, de toxicomanie, de socialisation de rue, alors que les parents étaient incarcérés et l'école désertée. Outre qu'elles doivent également apprendre à évoluer dans ce milieu, les jeunes filles sont exposées aux abus sexuels, notamment au sein de la famille, aux violences conjugales, à la parentalité précoce qu'elles sont tenues d'assumer, augmentant leur dépendance vis-à-vis des revenus disponibles (hommes pourvoyeurs, économie souterraine). Ces expériences trouvent une résonance particulière dans les vécus subjectifs de l'incarcération, par les violences institutionnelles, les offenses corporelles ou la maternité comme support identitaire écorné.

Les premières années sont présentées comme un drame suivi d'une migration interne qu'accompagne une sorte d'errance familiale dans la capitale. Au fil des récits, l'histoire familiale qui accompagne l'histoire individuelle dessine les contours d'expériences ordinaires de relégués sociaux et économiques. Le drame, c'est la mort du frère en bas âge due à un accident domestique. Salvadora était alors une fillette de 5 ans; elle a deux sœurs aînées. La mère, enceinte lors de l'accident, donnera naissance à une fille qu'elle appellera Dolores en mémoire de ce frère mort. Pour celle-ci: «c'est là que commence mon histoire^[11]». Inés, ainsi que trois autres enfants, naîtront plus tard. La famille quitte la zone semi-rurale d'une province de l'ouest argentin pour la capitale et échoue dans un *conventillo*^[12] vétuste, qui finit par s'effondrer, les laissant à la rue. La mère se démène alors et obtient trois bourses dans un internat catholique où elle met à l'abri, un an durant, ses trois filles aînées – parias parmi des enfants plus aisées et des religieuses sévères, où la sœur aînée apporte à ses cadettes, dont Salvadora, amour et soin dans cet environnement de froideur affective. La famille a, quant à elle, trouvé à se loger dans une ancienne école désaffectée. Le travail est rare, sa stabilité inaccessible. Pour nourrir la famille, la mère alterne débrouille et ménages, le père, petits boulots dans la construction et vols; à 12 ans, la sœur aînée trouve un emploi dans une boulangerie et aide à maintenir la famille à flot. Au sein du squat, les femmes se souviennent d'un univers de misère, où la violence, le vol, la drogue et l'incarcération intègrent leur quotidien.

11 Citation originale: «[...] *y ahí empieza mi historia* » (Dolores, mai 2018).

12 Le *conventillo* est un logement collectif, urbain et populaire, comprenant, souvent

autour d'une cour centrale, plusieurs chambres occupées par des familles ainsi que les parties communes (cuisines, salles de bains).

Salvadora et Dolores souffrent toutes les deux d'abus sexuels au cours de leur enfance. Dolores, enfant timide et appliquée, précise que ces abus ont commencé dans le milieu familial, puis se sont poursuivis avec le père de ses filles aînées, qu'elle a eues à 15 ans. «Entre 15 ans et 19 ans, je n'ai pas fait grand-chose de mal [...]. [Il] volait, moi je restais à la maison. Mais j'étais une femme très battue, abusée de toutes les manières, il appuyait son flingue sur ma tête, il entraînait dans la pièce, me déshabillait, me tabassait, me faisait beaucoup de choses horribles^[13]». Après cet homme-là, viendront d'autres hommes tout aussi violents et déchirés par l'abandon, l'indigence et les addictions. L'augmentation de la pauvreté et de la marginalité sociale au tournant du millénaire s'accompagne de l'expansion rapide de la *pasta base*^[14]. La famille est prise par ce tournant, frères et sœurs de Dolores en consomment – alors que le père avait consommé de la cocaïne. Elle, qui s'en tenait éloignée, finit par s'enfoncer irrémédiablement dans les tourments de la toxicomanie: «j'ai commencé à me droguer, j'ai commencé à voler, j'ai abandonné mes filles [...]. Je les ai oubliées, j'ai disparu, j'ai disparu, j'ai disparu, j'ai perdu mon essence, tout ce que j'étais^[15]». Commencent les allers-retours en prison, au gré des arrestations pour vols sans violence destinés à payer ses doses. Elle ne garde pas de souvenirs clairs de ces années, au cours desquelles elle se trouve alternativement dans la rue à consommer de la *pasta base* et en prison abruti par les médicaments. Elle porte sur ses avant-bras striés de coupures anciennes, auto-infligées, les marques de ces années d'errance, aux cours desquelles cinq autres enfants naissent. La mère de Dolores les récupère et se démène pour sortir sa fille de la rue des bidonvilles où elle a échoué. En vain. Un jour, victime d'un règlement de compte impliquant son conjoint, Dolores a la plèvre perforée par un coup de couteau. Elle s'en sort de justesse et retourne consommer dès sa sortie de l'hôpital. En désespoir de cause, la mère dépose, en vertu de l'article 144 du Code civil, une «déclaration de démence». Dès l'arrestation suivante, ce n'est pas à la prison mais en unité psychiatrique pénitentiaire que Dolores est amenée. Elle y fera trois séjours. Malgré le passage du temps, Dolores peine à en parler. «C'est la pire chose qui me soit arrivée dans la vie^[16]».

13 Citation originale: «*En realidad, de los 15 a los 19 fue muy poco lo que hice mal [...]. Este chico robaba él y yo quedaba en casa, pero era una mujer súper golpeada, abusada de todas las maneras, pero mal, me gatillaba los fierros en la cabeza, entraba en la pieza y me desnudaba, me cagaba a palos mal, me hacía muchas cosas feas*» (Dolores, mai 2018).

14 La *pasta base* provient de résidus de cocaïne. Semblable au crack, c'est la drogue du pauvre. Extrêmement toxique et addictive, ses effets sont dévastateurs et

tels illustrés par ses surnoms: «voleur de cerveau», «drogue de l'extermination», ses consommateurs sont appelés des «morts vivants».

15 Citation originale: «[...] *ahí me empecé a drogar y empecé a robar, y empecé a dejar a mis hijas [...]. Me olvidé de ellas y me fui, me fui, me fui, desaparecí, perdí mi esencia, mi todo*» (Dolores, mai 2018).

16 Citation originale: «*[Y me mandan al (hospital) Moyano], y ahí sí fue lo peor que pasó en mi vida*» (Dolores, mai 2018).

Pour Salvadora, un tournant s'opère à l'adolescence, avec l'incarcération de la mère. L'absence de la mère, figure centrale de la responsabilité du *care* familial, donne lieu ici comme ailleurs (mères migrantes, mères ouvrières des *maquiladoras*^[17]) à une organisation du *care* entre femmes de la famille, qui peut se reproduire de génération en génération. La grand-mère maternelle est chargée de s'occuper de (certains) des enfants, comme le fera par la suite la mère avec ceux de ses filles incarcérées. Or, la famille n'a pas toujours la possibilité, ou la volonté, d'assumer une telle responsabilité qui s'ajoute aux difficultés quotidiennes et restreint les ressources disponibles (Kalinsky, 2011). Dans le cas de la famille Torres, la grand-mère récupère une partie de la fratrie, mais les plus âgés, dont Salvadora, sont livrés à eux-mêmes et doivent survivre. Pour Salvadora, 14 ans, le choix s'impose de lui-même :

Elle a toujours tout fait pour nous, c'était une super mère, mais ça s'est compliqué quand elle était en taule, parce que pendant ce temps-là, il nous est arrivé plein de choses. [...] La prostitution te permet de gagner de l'argent, le vol te permet de gagner de l'argent. J'ai dit «non, avec tout ce qui m'est arrivé, je refuse que n'importe qui vienne me toucher, je vais voler».^[18]

Elle rejette également ce qui se présente comme une troisième option, choisie par sa sœur aînée, faire des ménages. À 15 ans, naît sa première fille. Du père, on ne saura rien. Pour Salvadora, c'est un nouveau tournant, «j'étais mère, je devais survivre^[19]». Elle vole de plus en plus, grisée par ces entrées d'argent puis intègre une bande. «Quand ma mère est sortie [de prison] j'étais "un désastre" dans le sens où je volais, j'avais changé de personnalité, on ne pouvait plus me traiter n'importe comment^[20]». Elle fera trois séjours en prison. Les deux premiers séjours sont courts, elle bénéficie d'une suspension de peine de privation de liberté; la troisième fois, elle écope de 14 mois de prison ferme.

Inés est plus jeune que ses sœurs, elle évolue dans le même milieu, a suivi les errances de Dolores, a visité parents, frères et sœurs, conjoints en prison. Elle est condamnée une première fois à une peine de 6 mois

17 Usines (ici textiles) de sous-traitance internationale à bas coût pour l'exportation.

18 Citation originale: «*Siempre se la jugó por nosotros, una re madre en ese sentido, pero la complicó cuando estuvo en cana, porque en ese tiempo que estuvo en cana nos pasaron miles de cosas [...] La prostitución te da plata, el robo te da plata. Yo dije no, yo con todo lo que me pasó yo no quiero que venga a tocar cualquiera, me voy a robar*» (Salvadora, avril 2018).

19 Citation originale: «*[...] ahí ya era mamá, ya tenía que sobrevivir*» (Salvadora, avril 2018).

20 Citation originale: «*Ya cuando mi mamá salió yo era un desastre, un desastre en el sentido de que yo ya robaba, yo ya tenía otra personalidad, ya no me trataba como cualquier persona me podría haber tratado*» (Salvadora, avril 2018).

de prison avec sursis pour une plainte non fondée; puis placée une deuxième fois en prison préventive à tort (un mois qui lui sera décompté par la suite); la troisième fois, elle est surprise alors qu'elle tentait de s'introduire avec sa famille dans une maison inhabitée avec l'espoir de la squatter. Elle prend la fuite puis se rend au bout de deux ans, lasse de vivre la peur au ventre, avec son bébé de 8 mois. Inés connaîtra alors le secteur mère-enfant, avant de bénéficier d'une assignation à résidence avec bracelet électronique. Lors de notre rencontre, elle est en liberté conditionnelle. Son expérience dans le quartier mère-enfant, vitrine du système pénitentiaire fédéral, tranche avec son expérience précédente et celles de ses sœurs. Même si, comme nous le verrons, elle se traduit également par une forme de dépossession de soi.

Vécus charnels de l'incarcération

Les analyses sur les femmes et la prison font face à deux écueils difficiles à éviter: la phagocytation/disparition des détenues dans les recherches sur *la prison* conçue comme fondamentalement masculine (perspective androcentrée) et le repli sur leurs particularités, appréhendées comme telles (Rostaing, 2017). Ainsi, deux thèmes se dégagent plus spécifiquement des études sur la détention au féminin et sur le corps des femmes, qui mettent en lumière le pouvoir punitif dans sa distinction genrée: la sexualité et la maternité – potentiellement déviantes et objets de contrôle. Bien que notre propos ne porte pas sur la prison en Argentine, il apparaît que c'est bien l'ensemble des expériences (des hommes, des femmes, des mineurs, des longues peines et des courtes peines, des prévenus et des condamnés) qui éclaire différents aspects de ce qui, finalement, constitue la prison. La dimension du genre, par exemple, modèle tout autant les expériences des hommes que celles des femmes.

Le corps est au centre de multiples dimensions de l'expérience carcérale et des relations qui s'y développent, et ce quel que soit le point de vue adopté – du gouvernement carcéral ou du vécu subjectif des détenues, de la domination ou des manifestations plurielles des résistances (Frigon, 2001). La reconstruction narrative des sœurs éclaire l'inscription corporelle du quotidien et de la violence carcérale où, dans un jeu d'éclairage mutuel, résonnent les multiples offenses qui le contraignent de part et d'autre des murs.

Salvadora, Dolores et Inés sont passées par différentes unités (arrivantes, récidivistes, unité 9, unité psychiatrique, unité mère-enfant). Leurs séjours ont été relativement courts (de 1 à 14 mois en prison,

18 mois en unité psychiatrique). Du fait de la durée des emprisonnements, de la charge de l'enfant (Inés) ou de représailles (Salvadora), elles n'ont pu bénéficier de la possibilité de travailler (et donc de disposer d'un peu d'argent⁽²¹⁾) ou de réaliser des activités. Les dortoirs sont collectifs et la vie en communauté.

Les récits de leurs incarcérations traduisent le temps monotone du quotidien, où l'ennui, à peine perturbé par les activités habituelles, est sous-tendu d'une tension latente et de l'irruption intermittente de conflits. Cette tension traverse les corps qui ne se relâchent jamais – en témoignent ces détenues qui refusent de céder au sommeil, la nuit, pour ne pas exposer leur vulnérabilité. Les détenues finissent par acquérir une sorte de sixième sens qui passe par le corps (« Tu apprends à te mouvoir en prison, tu te rends compte, tu sens quand il va y avoir un problème, tu perçois la tension, la pression⁽²²⁾ »), et tandis que certains sens s'étiolent par l'absence de stimulation, l'ouïe et le « sens corporel » se développent. Certaines se réfugient dans la drogue ou dans les anxiolytiques, tandis que d'autres refusent cette voie pour mieux rester alertes, prêtes à se défendre. Des années après, dans une sorte de corporalisation carcérale, Salvadora peine à rester assise et c'est par le mouvement de son corps tout en tension qu'elle recrée à mon endroit la vie et l'architecture carcérale, tandis que Dolores, au contraire, se replie sur elle-même et sur sa souffrance.

La fouille déshumanisante face aux fragiles résistances

Qu'il soit, par l'institution, entassé, abandonné, quadrillé, mis au travail, négligé, déplacé ; ou bien pour les détenus, hommes et femmes, outragé, supporté, investi, abandonné, exposé, dans sa texture propre et comme support de la subjectivité, le corps est premier, immédiatement placé en situation de dépendance et pris dans des contraintes de désappropriation de soi (Chamond *et al.*, 2014), et donc de désobjectivation. Si les contraintes exercées sur les corps et le libre arbitre des personnes détenues définissent en partie la condition carcérale indépendamment de qui s'y trouve soumis, les études disponibles concernent, pour la plupart, la majorité carcérale,

21 Les détenues dépendent du travail ou des visites de l'extérieur pour satisfaire leurs besoins minimaux. Comme elle a un bon coup de crayon, Salvadora dessine pour ses codétenues et leurs familles en échange de produits d'hygiène (déodorant, shampoing, serviettes hygiéniques), des cigarettes ou

d'aliments pour préparer de quoi mieux recevoir ses visiteurs.

22 Citation originale : « *Aprendés a caminar en un penal [...] uno se va dando cuenta ahí, vos sentís cuando se viene un problema y cuando está la tensión, cuando está la presión, todo eso* » (Salvadora, avril 2018).

composée d'hommes adultes, notamment au regard de la virilité, de la sexualité, ou de techniques de réappropriation du corps, comme le sport ou les tatouages (Welzer-Lang *et al.*, 1996, Baillette, 1997; Chamond *et al.*, 2014; Fassin, 2015). Or, selon leurs fonctions et places sociales, ainsi que les préjugés, stigmates et érotisations qui leur sont attribués (ou, encore, les contraintes architecturales et organisationnelles), les corps des hommes, des femmes, des transsexuels, des mineurs, ne sont perçus ni traités de manière identique. De même, ces traitements sont diversement vécus, non seulement en fonction du sexe, mais également de l'âge, de l'histoire familiale, des expériences précédentes.

L'épreuve initiatique d'atteinte à l'intimité (fouille au corps, privation d'hygiène élémentaire, privation de sommeil et de nourriture adéquate) a lieu dans les sous-sols du palais de justice. Ces techniques de mortification de la personnalité (Goffman, 1968) visant la « mise en condition » préalable à l'incarcération, laissent transparaître l'atteinte de soi et ce qui est vécu comme une atteinte à sa féminité, par l'avilissement du territoire intime.

Au tribunal, on t'enferme, on te met à poil, on te regarde tout en dedans, en tant que femme, tu es complètement humiliée. On te laisse dans une cellule super petite, avec un matelas plein de pisse, l'odeur est dégoûtante, horrible, où tu restes debout parce qu'il y a la gale, tu sais pas ce qu'il y a, des poux, de tout. Là, tu commences à dépendre de ce que disent les autres. [...] . [À l'unité,] ils te prennent tout, tout, tout, tu te retrouves comme Dieu t'a mise au monde, tu dois te pencher, t'ouvrir, ils te regardent, la bouche... Ils prennent tout ce que tu possèdes, montre, bagues, boucles d'oreilles, maquillage, tout ce que tu as sur toi. (Inés)^[23]

Dès que tu arrives, tu sens que tu es un numéro. Tu viens de passer deux ou trois jours au commissariat... tu arrives au tribunal, tu y restes tout ce temps, imagine, sans pouvoir te nettoyer, te laver... Là tu deviens un numéro, tu perds toute forme de liberté, absolument

23 Citation originale : « *En el juzgado te encierran, te ponen en pelotas, te miran todo allá adentro, te humillan como mujer totalmente. Te tienen en una celda que es súper chiquitita donde el colchón está todo meado, hay olor asquerosísimo, horrible, donde uno se queda parado así porque hay sarna, que no sabés qué hay, piojos, de todo.*

[...] *Ahí pasás a depender de lo que digan los demás. [...] [Cuando llegás a la Unidad] te sacan todo, todo, todo, quedás como Dios te mandó al mundo, te tenés que agachar, abrirté, te tiran, te miran; la boca... Te sacan todas las pertenencias, te ponen en una caja relojes, anillos, aros, pintura, todo lo que vos podés tener encima* » (Inés, avril 2018).

toute. Quiconque peut venir fouiller ton corps, te dénuder, même si tu te défends et dis « ne me touche pas », tu es forcée de te déshabiller. Ou bien tu le fais toi-même ou ils le font par la force. Alors là, tu n'es plus rien. Pour moi, là, tu perds tout, tout. (Salvadora)^[24]

Dans un témoignage recueilli par Welzer-Lang *et al.* (1996), une ex-détenue se voit dans l'obligation de garder sur elle la même serviette hygiénique pendant 48 heures, et doit se montrer nue, sale et tachée de sang séché à la fouille. Ainsi, avant même d'arriver à la prison proprement dite, un nouveau statut leur est imposé les définissant par ce qu'elles n'ont, ni ne sont, plus. Un statut qui leur est étranger, d'ores et déjà symboliquement contaminé par la saleté et l'invasion corporelle. Elles subissent une atteinte à la pudeur banalisée et légale, réduites à l'état d'animalité par la privation du minimum dû à la « dignité humaine » (hygiène personnelle, droit à la pudeur, préservation de l'intimité, capacité de décision). Elles passent parfois plusieurs jours avant d'être transférées, en pleine nuit, à la prison pour femmes, trop épuisées et salies pour désirer autre chose qu'arriver enfin. Des détenues attendent et accueillent les nouvelles arrivantes avec une serviette, du savon, du shampoing, et un maté chaud. Premier pas vers une restauration de la subjectivité meurtrie, reçu avec méfiance.

Le rituel de la fouille qui ponctue le temps de l'incarcération agit comme une piqûre de rappel, qui s'inscrit dans la chair pour mieux atteindre la sensibilité. Cette forme de dépossession de soi rendue au pouvoir d'un autre, qui ravive la soumission attendue, peut être diversement vécue et donne lieu à des tactiques de neutralisation de l'offense et de ses effets sur l'estime de soi (Welzer-Lang *et al.*, 1996). Rétrospectivement, Dolores distingue la fouille lors de ses nombreux passages en prison, où elle mobilise l'humour et l'échange comme autant de techniques de banalisation et d'apprivoisement de l'acte (« y'a du dialogue, tu rigoles et tu ne fais pas trop attention, c'est une minute, paf, paf, paf et voilà, j'étais habituée »^[25]) de la fouille en psychiatrie, où elle est dénudée et sondée sans pouvoir intervenir (« c'était horrible »). Salvadora, envahie

24 Citation originale: «*Ya cuando entrás ahí, ya sentís que sos un número, porque vos imagináte que venís de comisaría dos o tres días [...] Llegás el juzgado, de ahí estás todo el tiempo, imagináte, sin higienizarte, sin bañarte... Y ya ahí pasás a ser un número, ya ahí perdés toda clase de libertad, toda, toda. Cualquiera puede venir a revisarte tu cuerpo, a desnudarte y por más que vos te parés de manos y decís "No, no me tocás", te tenés*

que desvestir igual, a la fuerza. O lo hacés porque te tenés que desvestir o lo hacen a la fuerza. Entonces ahí ya no sos nadie. Yo creo que estar ahí, perdés todo, todo » (Salvadora, avril 2018).

25 Citation originale: «*Ahí todo es con diálogo y te vas riendo y no le das mucha importancia, es un minuto, tuc, tuc, tuc y chau, yo ya estaba acostumbrada »* (Dolores, mai 2018).

par la colère mais dépourvue de la possibilité de refuser, se plie à la fouille corporelle tout en soustrayant du regard inquisiteur une partie de son corps : ses seins, ultime pré-carré de son intimité et de sa féminité qu'elle couvre de ses cheveux. Tout son corps est concentré sur sa poitrine qu'elle refuse obstinément.

J'avais toujours cette honte, non pas qu'elles [les surveillantes] regardent les parties du bas, mais qu'elles regardent mes seins. Ça c'était le pire. Alors, qu'est-ce que je faisais ? J'avais les cheveux longs, alors je cachais mes seins, comme ça. Le truc, c'est quand elles venaient à quatre ou cinq, elles se mettaient debout comme ça et m'observaient « tourne-toi ! penche-toi ! » et cela m'emplissait de haine, mais surtout je ne voulais pas qu'elles voient mes seins. Tu comprends ? Cette partie est le point faible de mon corps^[26].

Les pratiques de mortification et de soumission, en ciblant l'univers intime et domestique (atteinte à la pudeur, à l'hygiène du corps, à la propreté des espaces), portent atteinte aux supports de la construction morale de la féminité, notamment au sein des classes populaires (Daroqui *et al.*, 2006 ; CELS 2011). Si à cela s'ajoute l'impossibilité de s'occuper de leurs enfants plus ou moins pris en charge par d'autres (famille, institutions), les détenues se trouvent privées d'importants supports de leur identité sociale déjà dégradée.

Autres professionnels, semblables mortifications

Outre le personnel de sécurité, il est un autre acteur qui, de manière plus surprenante est assimilé aux agressions : le personnel de santé (PPN, 2020). Dans les récits, médecins et infirmiers sont renvoyés à des attitudes de mépris et d'indifférence, teintées de classisme et d'un dégoût non dissimulé. Les détenues dénoncent l'attitude générale des professionnels, les conditions d'attention (désordre et saleté manifeste) et les traitements administrés (de l'ibuprofène pour tous les maux ; des tranquillisants pour avoir la

26 Citation originale : «Yo tenía una vergüenza siempre. No que me miraran las partes de abajo, sino que me miraran los senos, era lo peor, entonces... ¿Qué hacía yo ? Tenía el pelo más largo, entonces me tapaba así los senos. Y el tema era cuando venían cuatro o

cinco, se paraban así y me miraban: "Date vuelta, agachate", y eso es como que eso me llenaba de ira, pero yo lo que no quería que me vieran eran los pechos. ¿Viste ? Pero esa parte era como mi debilidad de mi cuerpo » (Salvadora, avril 2018).

paix). Si ces observations concernent en première ligne l'équipe médicale pénitentiaire (« qui, lorsqu'ils ne sont pas en train de partager un maté, sont en train de prendre le thé », « qui n'agissent que s'ils te voient mourir »^[27]), nombre d'entre elles font plus spécifiquement référence aux violences gynécologiques et obstétriques, d'une part, et aux interventions psychiatriques, d'autre part. Une autre détenue pour une longue peine raconte ainsi qu'elle est sommée de se coucher sur une table d'examen gynécologique crasseuse, malmenée par une femme médecin pressée, qui la force à écarter les jambes et réalise un examen invasif sans précautions. Pour cette femme, « les professionnels de santé se divisent entre ceux qui ne veulent pas te toucher parce que ça les dégoûte, et ceux qui te touchent trop ^[28] ». Longtemps après son incarcération, elle continue d'éviter les médecins.

Cette mise à distance des corps, sujets de dégoût, physiquement et moralement contaminants (renvoyant l'activité en principe « noble » au « sale boulot » par le lieu où il s'exerce et la population à traiter), repose-t-elle uniquement sur le sujet délinquant, ou ce dernier vient-il s'ajouter aux discriminations reposant sur l'appartenance sociale (marginaux potentiellement délinquants) ? Pour Salvadora, les mauvais traitements infligés à son amie, co-détenue péruvienne, lors de son accouchement dans un hôpital public font écho à ce qu'elle a elle-même vécu dès l'adolescence, en liberté.

Et les mauvais traitements des médecins, [parce que] tu es une délinquante, mais moi je ne trouvais pas ça bizarre [...] parce que [lorsque j'ai accouché étant libre] les infirmières me disaient « si tu as aimé qu'on te la mette, maintenant ne te plains pas ». Elles ne savaient rien de ma vie privée, j'allais comme n'importe quelle citoyenne accoucher. J'avais 14 ans quand j'ai été mère [...] ils ont fait de mon corps ce qu'ils voulaient. La deuxième fois, ça a été pareil. [...] [Elles disaient:] « Vous autres vous venez à tout bout de champ pour accoucher! », des choses comme ça, qui te dénigrent. La troisième fois [...] j'ai attendu jusqu'au dernier moment

27 Citation originale: « Hay un médico en el centro médico que si no está tomando mate, está tomando el té » (Salvadora); « Para ellos nunca nada es grave. Te tienen que ver morirte literalmente para ver que [te está pasando] » (Inés, avril 2018).

28 Citation originale: « Sus profesionales se dividen entre los que no te tocan porque te tienen asco o los que te tocan por demás » (extrait du témoignage lu par l'association YoNoFui à la table ronde « Violencias y resistencias carcelarias desde una perspectiva de género », Facultad de ciencias Sociales, UBA, 18 mai 2018).

*et je ne suis allée à l'hôpital que lorsque ma fille sortait déjà. Mais pourquoi en arriver là? Quelle femme ne veut pas être bien traitée?*²⁹

La santé mentale occupe une place particulière dans le traitement réservé aux détenues. Tandis que les sanctions et agressions envers les hommes reposent sur leur transfert vers d'autres prisons et sur les violences physiques (qui n'épargnent pas les femmes), le transfert en espace psychiatrique et l'injection sans consentement de médicaments sont employés pour discipliner des détenues, dont les épisodes conflictuels sont plus facilement renvoyés à des troubles psychiques ou émotionnels (Lombraña, 2016; PNP, 2020). Ces transferts, sur ordre pénitentiaire et non médical, renforcent la méfiance que nourrissent les détenues à l'endroit du corps médical et approfondissent leur vulnérabilité en ajoutant à leur statut stigmatisé de détenues l'étiquette infâmante de la folie (Lombraña, 2016).

Manifestations extrêmes du pouvoir et expériences de rupture biographique

Deux expériences «où l'incarcération est portée à son paroxysme» (Baillette, 1997) témoignent d'une rupture dans l'expérience carcérale, et dans leurs trajectoires: le placement de Salvadora en cellule disciplinaire, et le sens qu'elle en a élaboré par la suite, et l'incarcération en unité psychiatrique de Dolores. L'expérience d'Inés en unité mère-enfant, conclut ces expériences très différentes de désappropriation de soi.

Salvadora tente de faire sa peine, alerte, sans conflits inutiles, tout en cédant le moins possible et dénonçant, le cas échéant, les abus et manquements aux autorités compétentes. Un jour de visite où elle insiste trop vivement pour rejoindre sa famille, elle est convoquée au bureau des surveillantes. Elle subit alors une fouille intime, puis est frappée et traînée à terre jusqu'aux «tubes», le mitard où elle est mise

29 Citation originale: «Y, el maltrato de los médicos, [porque] sos una delincuente, pero yo no lo veía tan coso porque viste cuando [fui] a parir las enfermeras me han dicho "Bueno, si te gustó ponerla aguantátela". Y ellas no sabían mi vida personal, yo iba como una ciudadana normal a parir. ¿No? Eso me pasó a los 14 años que fui madre. [...] hicieron con mi cuerpo lo que quisieron.

En el segundo embarazo hicieron lo mismo. [...] [Te decían] "No, porque ustedes vienen a parir dos por tres..." Cosas así que te denigran. [...] La tercera vez [...] esperé lo más que pude, y llegué al hospital con mi hija ya saliendo. [...] ¿Pero por qué llegar a eso? ¿Qué mujer no quiere que la traten bien?» (Salvadora, avril 2018).

à l'isolement pendant 15 jours. Salvadora est privée de promenade. L'unique ampoule de la cellule ne fonctionne pas. Elle est plongée dans l'obscurité, terrorisée. Des surveillantes passent deux fois par jour pour lui apporter le repas et vérifier qu'elle ne s'est pas auto-blessée. Elles l'obligent alors à se déshabiller, et l'observent. « Elles faisaient cela pour me briser. Alors je me suis mis une carapace pour ne pas sentir cette douleur^[30] ». Elle se calfeutre dans le refuge que lui offre l'univers transcendant de sa foi : « Je parlais à Dieu, je chantais des chants des Dieu [...]. Je crois que c'est cela qui m'a donné de la force [...]. Je savais qu'il était avec moi. Elles [les surveillantes] revenaient à la charge, mais cela ne m'importait plus. Grâce à ma foi et à Dieu, elles n'ont pas réussi, je ne me suis pas brisée et je suis sortie entière^[31] ».

Si cette évasion par l'esprit lui permet de tenir, c'est une fois en liberté que cette expérience prend un sens plus politique. Une visite au Musée de la mémoire de l'École mécanique de l'armée (ESMA), ancien centre clandestin de détention et de torture pendant la dernière dictature militaire, lui offre des clefs de compréhension de son expérience, qu'elle inscrit dans une histoire qui la dépasse, celle des corps persécutés par les organes répressifs de l'État (« la police fédérale, la gendarmerie, l'État, la pénitenciaire »). Elle tisse ainsi un fil qui unit son vécu à celui des victimes de bavures policières, des détenus décédés en prison et des personnes torturées sous la dernière dictature. À chacune de nos rencontres, elle revient sur l'écho qu'a produit en elle cette visite de l'ancien centre clandestin : le vocabulaire partagé : le *pañol* (soute) où les détenues d'alors et d'aujourd'hui doivent remettre leurs affaires, ou encore la *pecera* (aquarium) désignant différents espaces où elles sont constamment observées ; la similitude entre les lieux (salle d'accouchement et cellule disciplinaire) ; la « mentalité » des militaires et du personnel de surveillance (« cette façon de penser, perverse, qu'ont les militaires, c'est pareil chez ceux du service pénitenciaire » « [pour les uns comme pour les autres] tu es un numéro »^[32]) ; enfin, les cellules disciplinaires, les tubes. Une fois en liberté, lors d'un atelier d'écriture qui l'aide à se reconstruire, Salvadora écrit :

30 Citation originale : « *Me querían quebrar por ese lado a mí. Entonces esa coraza que yo me había puesto era para que no me tenía que doler eso, aunque me dolía en el fondo yo no quería ver ese dolor, lo tenía ahí, de verme desnudar* » (Salvadora, avril, 2018).

31 Citation originale : « *Yo hablaba con Dios, cantaba canciones de Dios [...] o hablar con Dios y le pedía que quería salir de ahí, todo eso, porque era terrible. Creo que eso es lo que me fue dando fuerza [...] sabía que él*

estaba conmigo. Entonces venían ellas de nuevo, eso, [pero] no me importaba ya. Pero yo creo que por mí fe y por Dios no hicieron eso, yo no me quebré, yo cuando salí de ahí salí entera » (Salvadora, avril 2018).

32 Citation originale : « *Los militares, esos pensamientos de ellos perversos los tienen los del servicio penitenciario, lo miso* », « *los del servicio penitenciario tienen muchas cosas de los militares, sos un número* » (Salvadora, 2018).

C'est tout comme le décrit María Alicia [femme séquestrée pendant la dictature] un lieu où l'on sent la mort. Les tubes, obscurité totale, tout est sale, absence de vie, silence total. Cette expérience vécue dans les tubes fut terrible, affligeante, triste. Se mélangent la peur, la solitude, la tristesse, ils te dépouillent de tout^[33]. Et Salvadora de répéter à mon intention: «Ils te dépouillent de tout».^[34]

Salvadora retrouve et, d'une certaine manière, revit dans le marquage carcéral de son corps (Frigon, 2001) celui qui a touché les détenues de la dictature. Par cette production d'une « mémoire corporelle différée »^[35], elle récupère le passé obscur du pays et tisse des continuités dans le temps à travers le marquage des corps indésirables par l'État.

L'expérience de Dolores en unité psychiatrique apparaît dans les récits des trois sœurs comme un événement extraordinaire qui rompt avec l'histoire familiale et personnelle de l'incarcération. Dolores ne vit alors que pour la *pasta base*. Après un énième larcin pour payer sa dose, elle est arrêtée et, à la suite de la plainte déposée par sa mère, placée d'office à l'unité psychiatrique. Dolores résiste, se débat, refuse ce placement. Elle se voit administrer des neuroleptiques et des anticonvulsifs qui lui font perdre toute autonomie. « C'était terrible... Je ne pouvais pas m'adapter à ce régime, je ne pouvais pas m'en sortir. J'étais abruti par les pastilles^[36] ». Elle se traîne, bave, ne parvient plus à articuler, oublie les gestes élémentaires du quotidien et dort beaucoup. Dès qu'elle parvient à émerger de cet état comateux, elle se débat et réclame de partir, ce qui lui vaut de nouvelles doses de calmants.

Un appel de son père l'aide à réagir. Il la somme de faire ce qu'on lui demande, d'une certaine manière de se défendre en s'adaptant, pour survivre. Elle obéit et parvient à intégrer les pavillons collectifs et la vie de l'unité. Elle tient à distance le psychiatre, qui échange cigarettes et autres produits de première nécessité contre faveurs érotiques. Un jour

33 Citation originale: «*Es tal como lo describe María Alicia, es un lugar donde se huele a muerte. Los tubos, oscuridad total, todo sucio, no hay vida, es un silencio total. Esta experiencia que viví en estos tubos fue terrible, desolador, triste, son muchas mezclas de miedo, soledad, tristeza, te despojan de todo, te despojan de todo*» (Salvadora, 2018).

34 Le choc que ressent Salvadora lors de sa visite à l'ESMA fait écho à d'autres indices, tel l'appel d'intervenants civils à la « délimitarisation des centres pénitentiaires »

(Página 12, 20/10/14) ou l'accueil réservé par le personnel pénitentiaire aux condamnés pour crimes de lèse humanité de la dernière dictature (Ojeda, 2016).

35 Laquelle n'est pas sans rappeler l'idée de post-mémoire reprise par Estay Stange (2017).

36 Citation originale: «*Era horrible [...] no me podía adaptar al régimen, no me podía yo adaptar, no podía salir de esta situación [...] Me empestillaban, me tenían boba*» (Dolores, mai 2018).

qu'elle s'emporte pour une histoire de téléphone, elle est cernée par des surveillants (hommes), déshabillée (« dis-moi, quel est donc le sens de priver une femme de sa petite culotte?^[37] ») et placée sous camisole chimique. Couchée sur un matelas sale qui sent l'urine, complètement nue, elle est incapable du moindre mouvement. Soumise à une domination licite extrême, elle est privée de tout contrôle sur son corps, mise à disposition du pouvoir disciplinaire, incarné par le psychiatre. « Tous tes muscles se contractent, mais tu vois tout... J'étais par terre, tournée, je voyais tout ce qu'ils faisaient, et M. (le psychiatre) me caressait la tête en disant "Torres, je t'avais bien dit d'être sage"... Je ne pouvais pas me défendre. C'est ça le pire^[38] ». Elle fera trois séjours en unité psychiatrique carcérale. Elle y monte une cellule de prières, et aide ses compagnes d'infortune, mais rien de semblable à la prison où elle retrouvait ses copines et se rappelle non sans fierté avoir été élue reine de beauté. Physiquement détériorée, psychiquement ébranlée, tout en elle évoque une extrême fragilité.

Inés offre une lecture comparative de ses incarcérations, entre le quartier arrivantes et l'unité mère-enfant. L'attitude des professionnels de sécurité et de santé, plus à l'écoute, tranche avec l'unité 3 « où tu peux crever ». L'unité 3 représente la vitrine du système pénitentiaire, et c'est également là que se porte le regard des différents organismes de contrôle. L'administration pourvoit aux nécessités alimentaires et hygiéniques du bébé. La petite est hospitalisée pour bronchospasmes, et accompagnée par sa mère, non menottée et escortée par des surveillantes en civil. L'unité comporte une section maternelle et les mères travaillent. Ce n'est pas pour autant un havre de paix. Toute l'énergie mais également toutes les tensions et les conflits se crispent sur les enfants, prolongations physiques de leurs mères, qui ne connaissent souvent rien d'autre que l'univers carcéral avant d'être expulsés à 4 ans dans un monde inconnu. En ces lieux, les femmes sont réduites à leur statut de mères. Pour l'intervenante psychopédagogue, « les surveillantes étaient très culpabilisantes... [les détenues] n'étaient jugées que comme bonnes ou mauvaises mères. C'était là le seul rôle qu'elles pouvaient jouer^[39] » transformant leur maternité en outil disciplinaire et de moralisation (Tabbush, Gentile, 2014; Cardi, 2014). Ainsi, si le

37 Citation originale: « *¿Cuál es el sentido de sacarle una bombacha a una mujer?* » (Dolores, mai 2018).

38 Citation originale: « *Se contraen todos los músculos, pero tu cabeza ve todo. Yo estaba toda tirada en el piso, toda dada vuelta así, mi cabeza veía todo y yo veía todo lo que hacían, y M. me acariciaba la cabeza y me decía "Torres, te dije que te portes bien",*

no me podía ni defender. Eso es lo peor » (Dolores, mai 2018).

39 Citation originale: « *Las celadoras que eran muy culpógenas [...] siempre juzgándolas [a las mujeres detenidas] como buenas o malas mamás. Es el único rol que pueden tener ahí adentro* » (Raquel, psychopédagogue, mai 2019).

traitement en unité mère-enfant semble trancher radicalement avec les précédentes, il renvoie à son tour à une aliénation du corps qui n'existe qu'en référence à un autre dont il devient le pendant.

Apprendre à se mouvoir : les relations entre détenues

Le vécu charnel de l'incarcération passe également par les relations aux autres, plus encore du fait de la vie collective où tout retrait est impossible. Le corps est ce qui est immédiatement exposé aux autres, médiateur, capteur, arme, objet d'affects et de souffrances. Les relations sont à leur tour extrêmement complexes, ambiguës, oscillantes. Elles sont créées de toutes pièces et peuvent déboucher sur le meilleur comme sur le pire. C'est ainsi que Salvadora se rend vers l'unité 9, réputée la plus dangereuse, « comme une femme doit se rendre dans un pavillon^[40] », cachant sous sa lèvre supérieure une lame de rasoir afin de pouvoir se défendre en cas d'attaque. Au quotidien, l'univers carcéral, comme espace de vie, suppose une économie des relations sociales que chacune doit apprendre à déchiffrer afin de se préserver parce que « c'est toi, c'est ta vie, et tu dois t'en sortir vivante^[41] » (Salvadora).

Les violences institutionnelles et la cohabitation permanente se répercutent sur les relations entre les détenues, qui occupent une place prépondérante. Celles-ci conjuguent la défiance et la solidarité, la violence et l'amitié. Les extrêmes se côtoient. La détention s'érige sur les privations de tous ordres (affectives, matérielles, alimentaires, physiques, sexuelles, de soins, de respect). La femme « jolie » sera convoitée, voire forcée à entretenir des relations sentimentales en échange de protection ; celle qui a des visites reçoit des denrées qui peuvent être rackettées, la détenue et sa famille pouvant faire l'objet d'extorsions. Le mot « méchanceté » se répète dans tous les récits pour désigner un ensemble de rapports marqués par des tensions, l'envie, la violence, la loi de la plus forte. « Toutes veulent être caciques et aucune indienne^[42] » (Salvadora), « Tu es traitée comme tu es perçue, si tu te montres vulnérable [...] tout le monde abusera de toi^[43] » (Inés). Certaines violences sont extrêmes

40 Citation originale : « Yo iba como tiene que ir una mujer a un pabellón » (Salvadora, avril 2018).

41 Citation originale : « [...] sos vos, es tu vida, y de ahí tenés que salir viva » (Salvadora, avril 2018).

42 Citation originale : « ahí todas quieren ser cacique, ninguna quiere ser india » (Salvadora, avril 2018).

43 Citation originale : « Como te ven te tratan, como decía el dicho, es así. Si te ven muy vulnerable, que por todo te asustás o cosas así, entonces todo el mundo se va a abusar de vos ». (Inés, mai 2018).

(viols, supplices), mais ce sont davantage les rapports de pouvoir et de domination quotidiens qui se manifestent, et qui sont marqués par des éléments divers, allant de la simple mauvaise humeur aux effets des codes moraux des délits en passant par les abus ordinaires. Les relations virilisées, basées sur des rapports de force, sont cependant loin de couvrir la palette des relations entre détenues.

Celles-ci doivent apprendre à vivre ensemble, pour se réserver un espace de tranquillité. Apprendre à se mouvoir, être assez solide pour rester en marge des rapports de domination/protection entre détenues et ne pas être victime de pratiques avilissantes, sans toutefois être trop distante, dans un espace de relations inévitables et hétérogènes. Vivre en prison suppose un apprentissage subtil des relations.

J'ai compris que quand je suis tarée, de mauvais poil et que je fais la gueule, alors je reste dans mon lit, je fume une clope jusqu'à ce que ça passe. Ensuite, je me lave le visage et je sors, parce que je ne peux pas m'en prendre à une camarade avec mes problèmes, parce que chacune a ses soucis, chacune a ses enfants, est en prison... Au début je m'emportais et ma tante [détenue avec elle] me disait «ici nous sommes toutes pareilles, ici ce que tu dois préserver, c'est le respect. On ne peut pas être arrogantes. On doit apprendre à vivre ensemble» et j'ai appris à cohabiter. (Salvadora)^[44]

Des petits groupes d'amitié recréent un semblant de cocon. À l'aide de draps tendus autour des lits superposés, à l'abri des regards, les détenues recréent un univers domestique et intime où elles peuvent être à l'abri des regards, indiquer leur indisponibilité ou bien, par petits groupes, partager le repas, se raconter des histoires, et construire un entre-soi protecteur. Il est également fréquent que des relations encore plus privilégiées se construisent entre deux femmes. Plusieurs chercheuses se sont penchées sur les rapports affectifs entre les détenues (Ojeda, 2013; Colanzi, 2018). Ces «rapports d'amour» embrassent aussi bien l'amitié sincère, où la solidarité sans faille est de mise, la mise en couple «officielle», et toute une gamme de relations de tendresse et

44 Citation originale: «Pero yo entendí y aprendí que si yo tengo cara de orto y estoy idiota me quedo en mi cama, me fumo mi pucho hasta que se me vaya la idiotéz, me lavo la cara y después salgo, porque yo no me puedo desquitar con una compañera mis problemas, porque todas las que estamos ahí tenemos, cada una tiene sus problemas,

tiene sus hijos, está en cana, entonces aprendí a convivir. Porque por ahí yo saltaba y mi tía me frenaba, me decía "acá somos todas iguales, acá lo que tenés que mantener es el respeto. Altaneras no. Uno tiene que aprender a convivir", y ahí fui aprendiendo a convivir» (Salvadora, avril 2018).

sexuelles. Celles-ci aident à traverser l'épreuve de la détention. Relations de pouvoir ou plus horizontales, elles représentent des sources d'apaisement et de conflits. Elles ont en commun une certaine exclusivité, et sont en partie régulées par les agents pénitentiaires, plus aptes à reconnaître les couples qui s'inscrivent dans un schéma hétérosexuel, tout en réprimant/réglant les relations sexuelles (Ojeda, 2013). Dans ces relations privilégiées, l'autre offre un moment de répit, avec qui on n'est pas sur ses gardes, que l'on défendra et qui nous défendra. Souvent réservées à l'espace et au temps de la détention, certaines de ces relations perdurent une fois dehors. Les trois sœurs font, chacune à leur façon, référence à ces liens affectifs et de *care* qui les ont aidées à mieux traverser l'épreuve de l'incarcération, où elles ont parfois trouvé refuge et amitié.

Mots de la fin

L'analyse porte sur des vécus subjectifs de l'incarcération inscrits dans le cadre plus ample d'histoires de vie marquées par la pauvreté, l'exclusion, la vulnérabilité. Dans ces histoires, la prison devient une expérience, sinon banale, du moins probable qui, dans les récits, est attachée à des conditions d'existence plus amples. Les jeunes femmes présentent des passés de victimisation genrée, qu'incarnent les abus sexuels, la maternité précoce, la prise en charge des enfants. Différentes formes de continuités et de circularités apparaissent, qui engagent la marginalisation sociale, l'exposition et la sexualisation des corps féminins, la précarité de l'existence, qui sont à leur tour renforcées par l'incarcération – laquelle paraît, au regard de ses effets, disproportionnée et déconnectée des délits commis. Le pouvoir punitif carcéral s'applique avant tout sur le corps, par lequel il porte atteinte au rapport à soi, à la subjectivité et à l'intégrité psychique. En prison, il est aussi premier dans le rapport aux autres et aiguë comme outil de perception et de préhension de la réalité. Mais ici aussi, sa centralité est celle d'une mémoire corporelle de la violence, de la négligence et de l'éviction – le corps éprouvé, à l'enveloppe fragile, en proie à l'insécurité. Dans certaines circonstances extrêmes, illustrées par les cellules disciplinaires et l'internement psychiatrique, l'expérience carcérale tend à se concentrer sur la corporalité éprouvant privations et souffrances, exacerbée aux dépens d'une pensée qui puisse s'en dégager. Après coup, Salvadora dessine des lignes de continuité qui embrassent les corps persécutés et donnent du sens à son vécu propre partant du traitement réservé aux existences précaires des marginaux et/ou des indésirables. Elle inscrit son vécu dans une histoire qui la dépasse et qui lui donne un sens à la fois historique et politique. Inés et son mari, récemment libérés, se concentrent quant à eux sur une reconstruction

individuelle et familiale, tandis que Dolores peine à s'extraire des ravages de ses années de dépendance à la *pasta base* et d'internement.

En suivant les récits, nous sommes amenés à effectuer quelques déplacements : de l'incarcération à l'expérience de vie qui la soutient, du récit individuel au groupe familial, de l'expérience carcérale pensée au singulier à ses multiples manifestations et ressentis. Ces aspects sont entremêlés. L'expérience vécue de la prison puise en partie son sens dans le passé meurtri, le présent bloqué et le futur sombre. Ses coordonnées spatio-temporelles cèdent pour embrasser une vision plus holistique de l'expérience de vie. Ce faisant, le récit individuel s'insère dans des espaces sociaux qui sont, ici, incarnés par la famille proche (et élargie), prise dans un processus d'exclusion sociale et d'incarcérations à répétition qui affectent son organisation, chacun de ses membres et les liens qui les unissent. Les femmes de la famille – la mère surtout, mais aussi les sœurs et les belles-filles, la grand-mère avant elles – tentent de palier tant bien que mal les absences des unes et des autres et de préserver les liens affectifs. Malgré les fragilités, cette présence a représenté un soutien inestimable pour chacune des sœurs. Finalement, l'expérience de l'incarcération (et sa mise en récit), est plurielle et variable, même entre femmes de la même famille et du même milieu social, même le long d'une trajectoire, et elle est débitrice de ce bagage partagé, de l'histoire individuelle, de chaque expérience d'enfermement, des lieux et événements qui l'ont accompagnée, de la sensibilité propre. Les expériences carcérales de Dolores sont filtrées (et tempérées) par le traumatisme de l'incarcération psychiatrique, dont elle finit cependant par se demander si elle ne l'a pas finalement « sauvée » du cercle vicieux entre toxicomanie et prison. Salvadora relie les sentiments d'impuissance et de haine qui l'ébranle lors de la fouille aux abus sexuels dont elle a été victime – elle qui, pour cette raison, avait choisi le vol à la prostitution. Quelles significations prend la fouille pour des corps violés ? Ou les carences lorsque de plus graves caractérisent l'existence ?

La prison apparaît comme une expérience à la fois « ordinaire » et « singulière » qui s'inscrit dans les continuités auxquelles nous avons fait référence pour fragiliser, par-delà des existences individuelles, les familles génération après génération. La prison ajoute de la précarité à la précarité, en plus d'un immense sentiment de culpabilité vis-à-vis des enfants. Les filles aînées de Dolores ont été, lors de son internement, récupérées et sexuellement abusées par leur père, celui-là même qui, précédemment, violait leur mère. Pendant l'incarcération de Salvadora, sa fille adolescente est tombée enceinte et son fils s'est mis à consommer de la *pasta base*. Il est blessé par arme blanche une semaine après notre dernier entretien. Le cousin des sœurs a été victime d'une bavure policière, un beau-frère a perdu la vie en détention. Depuis leur

sortie de prison, Dolores vit des aides de l'État, Inés vend des fripes sur Internet, Salvadora fait des ménages et est bénévole dans une association qui vient en aide aux jeunes désœuvrés. De pauvreté en détention, Salvadora veut rompre avec ce qu'elle appelle une « malédiction ancestrale », épargner ses enfants. Mais ceux-ci sont déjà fragilisés et rattrapés par ces multiples précarités et vulnérabilités qui continuent de nourrir le système pénitentiaire. ■

Natacha Borgeaud-Garciandía

IICSAL, FLACSO-CONICET
(Instituto de Investigaciones Sociales
de América Latina
Facultad Latinoamericana de Ciencias
Sociales – Consejo Nacional
de Investigaciones Científicas
y Técnicas), Tucumán 1966,
Ciudad Autónoma de Buenos Aires,
Argentine
Chercheuse associée à l'UMR 201
« Développement & Sociétés »
France
natachbg@gmail.com

Bibliographie

- BAILLETTE F., 1997, Corps reclus, corps torturés, *Quasimodo*, 2, 33-46.
- BONY L., 2015, La prison, une « cité avec des barreaux » ? Continuum socio-spatial par-delà les murs, *Annales de géographie*, 2-3, 275-299.
- BORGEAUD-GARCIANDÍA N., 2008, *Les sujets du labeur. Travail à l'usine, travail de soi et subjectivité des ouvrières et des ouvriers des maquilas du Nicaragua*, Atelier National de Reproduction des Thèses de Lille.
- BORGEAUD-GARCIANDÍA N., 2009, Dans les failles de la domination, Paris, PUF.
- BRASSARD R., MARTEL J., 2009, Trajectoires sociocarcérales des femmes autochtones au Québec : effets de l'incarcération sur l'exclusion sociale, *Criminologie*, 42, 2, 121-152.
- CAIMARI L., 2007, Entre la celda y el hogar. Dilemas estatales del castigo femenino (Buenos Aires, 1890-1940), *Nueva Doctrina Penal*, B, 427-450.
- CARDI C., 2014, Les quartiers mères-enfants : l'« autre côté » du dedans », *Champ pénal/Penal field*, XI, [en ligne] DOI : <https://doi.org/10.4000/champpenal.8762>.
- CARDI C., LATTE ABDALLAH S., 2014, Vécus de la carceralité des mères et des pères (dossier), *Champ pénal*, XI, [en ligne] DOI : <https://doi.org/10.4000/champpenal.8815>.
- CASTEL R., 1994, La dynamique des processus de marginalisation : de la vulnérabilité à la désaffiliation, *Cahiers de recherche sociologique*, 22, 11-27.
- CELS, PPN, MPDN, 2011, *Mujeres en prisión : los alcances del castigo*, Buenos Aires, Siglo XXI.
- CHAMOND J., MOREIRA V., DECOCQ F., LEROY-VIEMON B., 2014, La dénaturation carcérale. Pour une psychologie et une phénoménologie du corps en prison, *L'Information psychiatrique*, 90, 673-682.
- CHANTRAINE G., 2003, Prison, désaffiliation, stigmates. L'engrenage carcéral de l'« inutile au monde » contemporain, *Déviance & Société*, 4, 363-387.
- CHANTRAINE G., DELCOURT L., 2019, Expériences de carceralité. Sortie de prison, grande pauvreté, hébergement d'urgence (France), *Tempo Social*, 3, 37-58.
- CHESNEY-LIND M., 2015, Les filles et les gangs : contextes et répercussions pour les femmes, *Criminologie*, 48, 2, 209-235
- CIAPESSONI F., 2019, La prisión y después. Violencia, reingreso y situación de calle, *Revista de Ciencias Sociales*, 32, 45, 15-38.
- COLANZI I., 2018, Los lazos sexo-afectivos : modos de ejercicio de cuidado en mujeres privadas de libertad, *Derecho y Ciencias Sociales*, 18, [en ligne] <https://doi.org/10.24215/18522971e028>.
- COMFORT M., 2002, « Papa's house » : the prison as domestic and social satellite, *Ethnography*, 3, 4, [en ligne] <https://doi.org/10.1177/1466138102003004017>.
- CUNHA M., 2008, Closed circuits. Kinship, neighborhood and incarceration in urban Portugal, *Ethnography*, 9, 3, 325-350.
- CUNHA M., 2015, Etnografias da prisão : novas direções, *Configurações*, 13, 47-68.
- D'ANTONIO D., 2013, Presas políticas y prácticas de control social estatal en la Argentina durante los años setenta, *Contemporánea*, 4, 13-40.
- DAROQUI A. (dir), 2006, *Voces del encierro : mujeres y jóvenes encarcelados en la Argentina. Una investigación sociojurídica*, Buenos Aires, CLACSO.
- DAROQUI A., 2002, La cárcel del presente, su « sentido » como práctica de secuestro institucional, in GAYOL S., KESSLER G. (Eds.), *Violencias, delitos y justicias en Argentina*, Buenos Aires, Manantial.

- ESTAY STANGE V., 2017, Survivre à la survie: Remarques sur la post-mémoire, *Esprit*, 438, 62-72.
- FASSIN D., 2015, *L'ombre du monde. Une anthropologie de la condition carcérale*, Paris, Seuil.
- FERRECCIO V., 2017, *La larga sombra de la prisión. Una etnografía de los efectos extendidos del encarcelamiento*, Buenos Aires, Prometeo.
- FRIGON S., 2001, Femmes et emprisonnement: le marquage du corps et l'automutilation, *Criminologie*, 34, 2, 31-56.
- GOFFMAN E., 1968, *Asiles. Études sur la condition sociale des malades mentaux*, Paris, Éditions de Minuit.
- KALINSKY B., 2011, Hijos de la cárcel. Maternidad y encierro, in FELITTI K. (Eds.), *Madre no hay una sola. Experiencias de maternidad en la Argentina*, Buenos Aires, Ciccus, 211-235.
- KALINSKY B., CAÑETE O., 2010, *Madres Frágiles. Un Viaje al Infanticidio*, Buenos Aires, Biblos.
- LOMBRAÑA A., 2016, Territorios psiquiátricos de la prisión: los servicios de salud mental en cárceles federales desde una perspectiva etnográfica, *Revista de Historia de las Prisiones*, 3, 35-52.
- MINGOLLA L., 2013, Mujeres en sombra: la vida en las cárceles, *Todo es Historia*, 547, 21-23.
- MORELLE M., 2019, *Yaoundé carcérale: Géographie d'une ville et de sa prison*, Lyon, ENS Éditions.
- OJEDA N., 2013, «Cárcel de mujeres». Una mirada etnográfica sobre las relaciones afectivas en un establecimiento carcelario de mediana seguridad en Argentina, *Revista Sociedad y Economía*, 25, 237-254.
- OJEDA N., 2016, ¿Milicos o penitenciarios? Una aproximación etnográfica sobre la profesión penitenciaria en cárceles federales, *Revista de Historia de las Prisiones*, 3, 53-66.
- PPN (Procuración Penitenciaria de la Nación), 2020, *Informe Anual 2019: la situación de los Derechos Humanos en las cárceles Federales de la Argentina*, Buenos Aires.
- RAMBOURG C., 2009, L'assignation identitaire des unités de visites familiales, *Déviance et Société*, 33, 51-67.
- ROSTAING C., 2019, Des mères incarcérées avec leur enfant : un statut suprême mais paradoxal. *Enfances & Psy*, 83, 58-67.
- SCHWARTZ O., 1995, Le baroque des biographies, *Les cahiers de philosophie*, 10, 173-183.
- TABBUSH C., GENTILE M.F., 2014, Madres transgresoras y bebés «tumberos»: La regulación de la maternidad y la crianza tras las rejas, in TARDUCCI M. (Eds.). *Feminismo, lesbianismo y maternidad en Argentina*, Buenos Aires, Librería de Mujeres.
- TOURAUT C., 2012, *La famille à l'épreuve de la prison*, Paris, PUF.
- VIGIL J.D., 2003, Urban Violence and Street Gangs, *Annu. Rev. Anthropol.*, 32, 225-242.
- WACQUANT L., 1999, *Les prisons de la misère*, Paris, Raisons d'agir.
- WACQUANT L., 2001, Symbiose fatale. Quand ghetto et prison se ressemblent et s'assemblent, *Actes de la recherche en sciences sociales*, 139, 31-52.
- WELZER-LANG D., MATHIEU L., FAURE M., 1996, *Sexualités et violences en prison. Ces abus qu'on dit sexuels...* Lyon, Aléas.
- WESTERN B., 2018, *Homeward. Life in the year after prison*, New York, Russell Sage Foundation.

FR – Sur la base de récits de vie et portant sur l’incarcération de trois sœurs issues de milieux sociaux marginalisés, l’article propose une analyse d’expériences de l’enfermement pénitentiaire en Argentine, tout en soulignant les continuités qui se tissent à travers les corps des détenues, l’histoire familiale et la précarité des existences. Après avoir situé le point de vue adopté, le texte retrace la place de l’incarcération dans les trajectoires familiales et individuelles de ces femmes confrontées à de multiples précarités, puis se centre sur le marquage du corps et les vécus charnels de l’incarcération, à la fois par les mortifications subies et les relations complexes qui se développent au sein de cet entre-soi féminin.

PRISONS DE FEMMES – MARGINALITÉ MULTIPLE –
PRÉCARITÉ – CORPS – ARGENTINE

EN – Based on the life stories and incarceration histories of three sisters from marginalized social backgrounds, the article offers an analysis of the experiences of prison confinement in Argentina, while highlighting the continuities that are woven through the bodies of the inmates, their family history and the precariousness of existence. After situating the point of view adopted, the text traces the place of incarceration in the family and individual trajectories of these women confronted with multiple precariousness; and then focuses on marking of the body and carnal experiences of incarceration; both through the mortifications undergone and the complex relationships that develop within this female *entre soi*.

WOMEN’S PRISONS – MULTIPLE MARGINALITY –
PRECARIOUSNESS – BODY – ARGENTINA

DE – Basierend auf Lebensgeschichten mit dem Schwerpunkt der Inhaftierung dreier Schwestern aus sozialen Milieus am Rande der Gesellschaft liefert der Artikel eine Analyse der Erfahrungen zu geschlossener Haft in Argentinien, unter Hervorhebung der Kontinuitäten, die über den Körper der Gefangenen, deren familiärer Geschichte und der Prekarität ihrer Existenzen miteinander verwoben sind. Nach der Darstellung des angenommenen Standpunktes, zeichnet der Text die Inhaftierung im familiären und individuellen Werdegang der Frauen nach, die mit multipler Prekarität konfrontiert sind und fokussiert dann auf die körperlichen Male und die physischen Erfahrungen der Inhaftierung, zugleich entstanden durch die erlittenen Demütigungen und die komplexen Beziehungen innerhalb des weiblichen Unter-sich-seins.

FRAUENGEFÄNGNIS – MULTIPLE MARGINALITÄT –
PREKARITÄT – KÖRPER – ARGENTINIEN

ES – A partir de relatos de vida y de encarcelamiento de tres hermanas provenientes de sectores sociales marginalizados, el artículo propone un análisis de experiencias de encierro penitenciario en Argentina, subrayando las continuidades que se tejen a través de los cuerpos de las mujeres detenidas, la historia familiar y la precariedad de las existencias. Tras haber situado el punto de vista adoptado, el texto recupera el lugar que ocupa la experiencia de la cárcel en las trayectorias familiares e individuales de estas mujeres expuestas a múltiples precariedades. Luego se centra en la inscripción corporal y las vivencias carnales del encarcelamiento, a través de las mortificaciones padecidas y de las relaciones complejas que se tejen en este «entre sí» femenino.

CÁRCELES DE MUJERES – MARGINALIDADES MÚLTIPLES –
PRECARIEDAD – CUERPO – ARGENTINA